

qui ont de mauvais prés doivent donner tous leurs soins à leur amélioration. Quant à ceux qui achètent le foin, ils doivent chercher non le moins cher, mais le meilleur, et être bien sûres qu'en fait de foin, comme beaucoup d'autres choses, la marchandise à bon marché est presque toujours la plus chère. On ne supplée pas par la quantité au défaut de qualité des aliments. Ils faut, pour l'alimentation de l'animal, une certaine quantité de principes nutritifs, son estomac doit être lesté d'un certain poids. La meilleure nourriture est celle qui remplit le mieux ces deux conditions. Une masse considérable d'aliments peu nutritifs fatigue inutilement l'estomac et ne donne pas de forces. Il est inutile de dire qu'un objet important pour la santé des chevaux, c'est que le foin ait été bien récolté, qu'il ne soit ni poudreux, ni moisi, ni vasé.

La plupart des cultivateurs ne font pas botteler le foin, et ils ont grand tort; c'est seulement par là qu'on peut obtenir l'ordre et la régularité, si nécessaires partout et surtout avec le bétail. Ceux qui ont peu de foin pourront faire à l'automne leur budget, ménager lorsque les chevaux ne travaillent pas, et retrouver au printemps, à l'époque des travaux, ce qu'ils auront économisé pendant l'hiver. Ceux qui ont du foin en abondance, verront qu'après avoir bien nourri leurs bêtes, une distribution régulière qui prévient les abus et le gaspillage leur fera trouver au printemps, sur leur grenier, un tas de foin de reste qui dépassera certainement leur attente et leur donnera les moyens d'augmenter leur bétail.

Les Anglais considèrent comme le meilleur foin pour les chevaux celui qui provient de graminées semées dans des terres en culture; c'est alors un fourrage artificiel.

20 Du regain.—Le regain, excellent pour les bêtes à cornes, ne convient pas aux chevaux, il les échauffe; il excite la soif, et dispose à la pousse.

De la paille.—La paille entre toujours dans une plus ou moins grande proportion dans la ration des chevaux. Il y a dans le nord de la Prusse de grandes fermes qui n'ont pas du tout de prés, et qui n'ont que des terres légères où le trèfle ne vient pas. On y cultive alternativement seigle et pommes de terre. Dans le midi, où le foin est peu abondant, les chevaux consomment aussi une plus grande quantité de paille que chez nous. Dans le midi, la paille contient beaucoup plus de principes nutritifs que dans le nord. L'analyse chimique a démontré que les tiges de pailles sont plus nutritives dans leur partie supérieure, près des épis. On doit donc, quand on fait consommer aux chevaux de la paille hachée, ne hacher que les sommités des tiges et employer la partie inférieure pour la li-

tière. Il est toujours bon de donner aux chevaux de la paille. Quand on en a en abondance, on la leur donne à discrétion; ils en choisissent les brins les plus délicats et le reste fait la litière.

La paille convient surtout pendant l'hiver, elle occupe les chevaux lorsqu'ils restent longtemps à l'écurie. En Allemagne, pour ménager le foin, on fait consommer aux chevaux beaucoup de paille hachée; on la coupe à environ $\frac{3}{4}$ de pouce de longueur, même moins, et on la mêle à l'avoine. La proportion généralement admise est de deux mesures de paille hachée pour une mesure de grain. Il est bon d'humecter le mélange, autrement les chevaux, par leur souffle, éloignent la paille et mangent l'avoine seule. La paille hachée, mêlée à l'avoine, oblige les chevaux à manger plus lentement et à mieux mâcher. Il existe un grand nombre de hache-pailles: pour hacher une petite quantité, le hache-paille ordinaire, mû par un homme, est le plus simple, le moins cher et le meilleur. Dans une grande exploitation, on trouve de l'économie à faire mouvoir un hache-paille par le moteur de la machine à battre. La paille de blé est plus nutritive que celle de seigle. La paille d'avoine est bonne pour les chevaux, cependant à Gerhardsbrunn, où les chevaux en consomment pendant l'hiver une grande quantité, on a trouvé qu'elle les constipe, et qu'on doit toujours en même temps faire consommer un peu de foin.

Je crois qu'on accorderait à la paille d'avoine une plus grande valeur qu'on ne le fait généralement, si elle était aussi bien rentrée que l'est ordinairement la paille de blé, mais par l'usage de laisser *javeler* l'avoine, c'est-à-dire de la laisser plus ou moins longtemps étendue par terre avant de la rentrer, la paille ne peut que perdre beaucoup de sa valeur.

Quand on est forcé de ménager le foin, on fait aussi consommer aux chevaux des menues pailles, balles de blé, etc.

40. Du trèfle.—Les produits des prairies artificielles remplacent souvent le foin, et sont devenus une ressource indispensable dans toute culture perfectionnée. Le trèfle, la luzerne, bien séchés, sont de très-bons fourrages, aussi nutritifs que du foin de première qualité; mais ils sont échauffants, ils excitent beaucoup à boire, et on ne doit pas en donner une grande quantité aux chevaux. *L'esparcelle* est considérée comme le fourrage par excellence; de là son nom de *sainfoin*.

60. De la dragée.—Il y a des cantons où on laisse mûrir un mélange de fèves, pois et vesces, pour les donner aux chevaux en gerbes au râtelier. Cette nourriture est très-échauffante, elle occasionne des colliques inflammatoires, et on ne sait pas exactement

ce que consomment les chevaux. Par ces motifs, je crois qu'il vaut mieux semer les vesces et pois avec un mélange d'avoine pour fourrager en vert et si on veut les faire sécher, prendre le moment où les siliques (gousses) commencent à se former et où les tiges sont encore vertes. Ces tiges donnent alors un bon fourrage, tandis qu'elles ne sont plus que de la paille si on laisse venir les grains à maturité. Enfin un des grands avantages de ce fourrage fauché vert, c'est qu'il n'épuise pas le sol, tandis que toutes les récoltes venues à maturité sont plus ou moins épuisantes.

On a conseillé de couper au hache-paille les gerbes non battues de fèves, pois et d'avoine, ou de vesces et d'avoine. Ce mélange est alors l'unique nourriture des chevaux, auxquels on supprime tout à fait le foin, et présente, assure-t-on, une grande économie sur la nourriture au foin et à l'avoine. Il faut alors peser quelques gerbes, puis les battre, s'assurer ainsi de la quantité de grain qu'elles contiennent, et régler en conséquence la ration des chevaux. De cette manière, on épargne les frais de battage; les chevaux profitent des balles en enveloppes, et de tous les grains qui, dans un battage imparfait, restent dans la paille et sont souvent perdus. Je ne peux que rapporter ce que j'ai appris de ce procédé, ne l'ayant point expérimenté.

60. De l'avoine et des céréales.—Les chevaux mangent tous les grains qui servent à la nourriture de l'homme, mais celui qui leur convient le mieux, c'est sans contredit l'avoine.

« L'avoine a une action toute spéciale sur l'économie du cheval; elle est l'aliment par excellence des chevaux de travail. Elle contient relativement peu de fécule; son écorce contient un principe aromatique auquel on attribue les effets que ce grain produit sur l'organisation des chevaux. Elle contient aussi du sucre qui peut contribuer à son action (1). »

Une ration de 6 pintes d'avoine peut suffire à un petit cheval, tandis que 6 gallons ne sont pas trop pour un cheval de gros trait. Il faut de l'avoine aux chevaux qui travaillent, et il leur en faut en proportion du travail qu'on leur demande. On ne doit pas oublier que la somme des services qu'on obtient d'un cheval est toujours en proportion de sa nourriture.

Une observation relative à l'avoine, c'est qu'il faut faire en sorte que les chevaux aient le temps de la digérer, et ils ne doivent pas être soumis à un travail pénible immédiatement après le repas. Ainsi on doit, le matin, donner l'avoine aux chevaux en entrant à l'écurie. S'ils sont attelés à 6

(1) Boulay, *Maison rustique du XIXe siècle*